

Identifier des territoires ruraux comme «refuges» climatiques, un éloge de la fuite problématique

Guillaume Faburel théorise l'existence de «territoires refuges» face au réchauffement climatique en France.
(Martin Bertrand/Hans Lucas)

«*Je fais les valises, on part à la campagne !*» De confinements en canicules, cette tentation fut fréquente... Mais on ne savait pas trop où aller. Désormais, on a la solution : il existe dans notre beau pays sept «*territoires refuges*», mieux à même de faire face au réchauffement climatique. C'est en tout cas la thèse du géographe Guillaume Faburel, [qui a passionné les lectrices et lecteurs de Libé](#) cet été, qu'il développe désormais dans un livre paru ce jeudi 10 septembre : *Où habiter ?* (Tana, 112 pages, 14,90 euros).

Co créateur du Mouvement post-urbain et professeur à l'université Lyon-II, récompensé par le prix du livre d'écologie politique en 2018 pour *les Métropoles barbares*, le chercheur livre [une critique de plus en plus radicale des métropoles](#), analysées comme moteurs de la crise écologique contemporaine.

«Se demander si on est au bon endroit»

«*Face à l'avenir chaotique que nous nous préparons, il devient URGENT de se demander si on est au bon endroit*», écrit-il. Alors, plutôt collines de Bretagne, de Normandie ou du Poitou ? Monts d'Auvergne, Alpes ou Pyrénées ? Ou bien, quelque part entre le plateau de Langres et la vallée de la Saône ? Il n'y a plus qu'à choisir et à partir. Les options sont étayées par [une trentaine de critères](#) autour de l'écologie (chaleur, précipitations...), des capacités de subsistance (agriculture, forêt...) et des conditions de vie (comme le prix du foncier).

Difficile de ne pas voir dans ce «Lonely Planet de la crise écologique» un

éloge de la fuite assez problématique. Dans un monde où aucun territoire n'échappe plus, sous une forme ou une autre, aux conséquences du réchauffement climatique, ces territoires sont peut-être rois. Ils n'en sont pas moins borgnes, et n'échapperont ni aux vagues de chaleur, ni [aux sécheresses et au manque d'eau](#), [ni aux conséquences plus locales des crises écologiques](#). S'agit-il de promettre l'apocalypse à retardement pour celles et ceux qui auront acheté assez tôt leur lopin de terre autosuffisant dans le bocage ?

Bien vite, ces havres n'en seront plus

Quand le désastre aura eu lieu ailleurs, on peut supposer que bien vite, ces havres n'en seront plus. On imagine d'ailleurs difficilement que l'arrivée de quatre millions de déplacés climatiques mués en néoruraux (soit la capacité de charge estimée des sept territoires refuges) n'entraîne pas, au-delà de la redynamisation souhaitable des territoires ruraux, des problèmes de cohabitation avec les humains et les écosystèmes qui les accueilleront.

Autre problème : gagner des refuges, c'est aussi prendre le risque de faire sécession d'autres lieux où il est urgent d'agir. Donner un nouveau souffle aux campagnes est évidemment nécessaire, alors pourquoi [ne pas le faire aussi dans le bassin parisien](#), les plaines d'Aquitaine ou les vergers de la vallée du Rhône, hauts lieux du productivisme agricole, là où il y a des terres à réparer, là où se jouent et se joueront la plupart des luttes sur le partage de l'eau, contre la bétonisation des terres fertiles, et pour l'élaboration de modèles alternatifs ?

«Désurbaniser»

Même chose pour les espaces urbains : les territoires ciblés évitent [les villes de plus de 50 000 habitants et leurs aires d'influence directe](#). Et pour cause : Faburel appelle à «*désurbaniser*» en vue d'un «*réempaysannement généralisé*», ce qui le conduit à parer la campagne de toutes les vertus, et les métropoles de toutes les tares. Bien sûr, on ne

peut que souscrire aux critiques : ces grandes villes sont voraces en ressources, émettrices de pollutions en tous genres, inégalitaires, [très largement inadaptées](#) à la nouvelle donne climatique et (ceci explique cela) elles regroupent toutes [les infrastructures de l'économie capitaliste mondialisée](#).

Mais pour que le portrait soit complet, il faut aussi dire qu'on y trouve des médecins et des hôpitaux, qui ne déménageront pas du jour au lendemain ; qu'il s'y bricole [des liens de solidarité et d'entraide](#), dont certains débouchent [sur des luttes écologiques de première importance](#) ; ou encore, que certaines de ces villes, en déclin démographique, inventent de nouvelles façons de s'organiser, écologiquement plus vertueuses. [Si l'exode urbain post-confinement n'a pas eu lieu](#), c'est sans doute aussi parce qu'il existe des attachements, des raisons de rester.

Oui, il faut espérer que le vent des campagnes soit un souffle d'avenir, mais sans oublier que «l'air de la ville rend libre», comme dit l'adage médiéval. Opposer les territoires entre élus et bannis empêche de voir les liens et les interdépendances géographiques qui continueront d'exister entre eux. [Le concept de «bio régions»](#), actuellement défendu par la France Insoumise, n'est pas un retour à des territoires «naturels» autarciques : les échanges y sont théorisés. Le retour au rural enrayera peut-être la mécanique des métropoles, mais il n'éradiquera pas les villes. Certains urbains le resteront, et sont légitimes à espérer un monde meilleur là où ils vivent.

Le bastion en pierre offre une vue unique sur la splendeur fragile du glacier de Talèfre, de Leschaux, mais aussi de la Mer de Glace. (Anaïs Moran)

Il y reste une cicatrice. *«Tu vois la trace blanche entre les roches roses-orangées et celles aux reflets verts ? C'est de là-bas que le bloc s'est détaché.»* Christophe Lelièvre a l'index tendu vers le flanc granitique de l'aiguille du Moine, célèbre sommet du [massif du Mont-Blanc](#) et de la Haute-Savoie. En avril, raconte-t-il, un pan de la paroi, d'une taille *«équivalente à trois camionnettes»*, s'est [décroché de la montagne](#) et écrasé à quelques mètres seulement du refuge du Couvercle. Son refuge.

L'homme n'avait jamais connu pareil incident en dix ans de gardiennage dans ces murs. *«Heureusement que personne ne crapahutait dehors à ce moment-là, relate le quadragénaire en ce début juillet, casque à large visière et veste imperméable bleue. Certes, on a échappé à une catastrophe. Mais on se dit "Tiens quand même, c'est la première fois que ça arrive et ce n'est certainement pas anodin." Le gardien d'avant est resté vingt-neuf ans ici et il n'avait jamais vécu cela. C'est bien qu'il se passe quelque chose.»*

Juché à 2 687 mètres d'altitude, le Couvercle est comme tous les abris de haute montagne : à la fois vigie et victime du changement climatique. Depuis ses fenêtres aux volets bleus, les aiguilles qui lui font face, prisées des alpinistes, paraissent trembler un peu. Et sous ce soleil écrasant, les géants blancs s'assombrir à vue d'œil. Le bastion en pierre offre une vue unique sur la splendeur fragile du glacier de Talèfre, de Leschaux, mais aussi de la Mer de Glace, connu pour être à la fois le plus grand mastodonte des Alpes françaises et le symbole du crépuscule glaciaire. Sur la terrasse, nul besoin d'avoir l'oreille attentive pour entendre à une fréquence troublante des éboulements rocheux, plus ou moins lointains, qui crépitent tel un feu d'artifice.

Stress hydrique

Soumises à un réchauffement fulgurant, [deux fois plus rapide qu'ailleurs sur le globe](#), les Alpes exsudent et se délitent. Au Couvercle, la chute du bloc au printemps fut une première alerte. Mais parmi les neuf refuges que compte la communauté de communes de [Chamonix](#) (Haute-Savoie), la station star située au pied du Mont-Blanc, certains voisins subissent déjà des dégâts bien réels sur leur structure en raison de la hausse des températures.

Le repaire des Grands Mulets, perché sur un rocher lové lui-même entre deux glaciers, est surveillé de près. Des lézardes sont apparues au niveau des échelles d'accès au bâtiment, et sur la petite cabane en bois suspendue au bord du vide, tenant lieu de WC. L'origine de ces

dégradations ? [Le retrait glaciaire](#), qui décomprime l'éperon rocheux et le déstabilise – probablement associé à la [dégradation du permafrost](#), ce sol d'ordinaire continuellement gelé qui, désormais, fond et n'assure plus son rôle de ciment entre les parois rocheuses. Cette année, des fissuromètres automatiques ont même été installés. Et puis il y a les Cosmiques, antre installée à 3 613 mètres d'altitude, elle aussi en zone de permafrost. Le premier affaissement de l'édifice date de 1998, des barres métalliques ont donc été ancrées dans la roche, mais la perte de glace s'amplifie et accroît la précarité du terrain. Chaque année depuis trois ans, les fondations du bâtiment sont reconsolidées.

«Le dégel du permafrost et le recul glaciaire sont deux phénomènes qui vont s'accroître et compromettre de manière croissante l'intégrité de nos refuges, expose le gestionnaire des risques naturels et de la sécurité en montagne pour la communauté de communes de la vallée de Chamonix, Mathieu Tisné. Deux de nos neuf infrastructures sont déjà en plein dans la problématique, mais il y a aussi les bivouacs, ces minuscules abris non gardés utilisés par les alpinistes.» [Durant l'été caniculaire de 2022](#), celui de la Fourche s'est écroulé. En 2020, le bivouac des Périades avait dû être reconstruit car il s'était aussi effondré. Il a fallu monter tout le matériel par hélicoptère. Rebâtir coûte plusieurs millions d'euros. *«L'ampleur de la crise est devant nous et elle pourrait se révéler encore plus rapide que prévu, constate l'expert, en poste depuis sept ans. Tu as vu jusqu'où est montée l'isotherme 0 °C le 28 juin ? A 5 000 mètres.»* Comprendre : même au point culminant du Mont-Blanc, ce jour-là, la température n'était pas négative.

«Cet été 2025 pourrait être très compliqué pour certains refuges, prévient le géomorphologue spécialiste du permafrost Ludovic Ravanel, directeur de recherche CNRS au laboratoire Edytem. Sous l'effet de la crise climatique, quelques jours de forte chaleur suffisent désormais à transformer la haute montagne.»

«Technique et dangereux»

Outre la déstabilisation des parois, Ludovic Ravanel attire l'attention sur une autre menace qui guette ces sentinelles alpines : le stress hydrique. Membre de la Compagnie des guides de Chamonix et né ici, le chercheur a fait plusieurs saisons en refuge, notamment aux Cosmiques, tenu par sa sœur pendant plus de vingt ans. Il ne sait que trop bien que des hivers de moins en moins enneigés, combinés à des étés de plus en plus longs et secs, entraînent une raréfaction de l'eau en altitude. *«C'est la fonte des névés [amas de neige à l'origine d'un glacier, ndlr] qui alimente majoritairement ces lieux. Or leur fonte s'avère toujours plus précoce et rapide, développe-t-il. A l'échelle des Alpes, les cas de structures qui doivent fermer dès fin juillet car elles n'ont plus d'eau sont devenus réguliers.»*

Parmi les neuf relais détenus par la communauté de communes de Chamonix, l'Albert 1er est particulièrement vulnérable. Il lui est déjà arrivé d'écourter sa saison. Plusieurs fois, aussi, il a dû réduire sa capacité d'accueil en milieu d'été (128 couchages en temps normal) et limiter ses installations sanitaires à deux toilettes sèches d'appoint de manière à conserver l'eau pour la cuisine et la vaisselle. Le Couvercle, 62 lits, est mieux loti : un réservoir inestimable de 30 m³ de capacité a été installé en 2022, après deux ans de travaux de modernisation. Jusqu'alors, en cas de pénurie d'eau de montagne, le gardien Christophe Lelièvre devait tenir toutes les grandes vacances avec des bidons héliportés à l'ouverture de la période estivale. *«Le réservoir est un soulagement, mais on se doit de rester le plus sobre possible, exprime-t-il. Depuis la rénovation, on a des douches flambant neuves, mais je les ai condamnées et j'assume.»* Dans la salle de bains collective, un mot affiché au mur et signé de sa main dit ceci : *«Ce lavabo est fait pour les mains, dents et visage... Les pieds attendront le retour à la maison pour leurs ablutions régulières.»*

Pour l'heure, au Couvercle, les plus gros bouleversements provoqués par le réchauffement climatique se mesurent lors de l'ascension pour y parvenir. Les alpinistes comptent entre quatre et cinq heures de marche, et tous s'accordent à dire que la progression est sans cesse plus difficile. L'itinéraire débute par la remontée d'une partie de la Mer de Glace,

devenue un passage périlleux. [D'après les données récoltées](#) par le service national d'observation Glacioclim, le glacier a reculé de 2,5 kilomètres depuis 1850 (il lui reste 12,5 kilomètres de longueur) et perdu 58 mètres d'épaisseur depuis le début du XXe siècle, dont 42 mètres entre les années 2000 et 2024. A de nombreux endroits, son manteau blanc a donc cédé sa place à un amas de débris rocheux, ou s'y retrouve enseveli. Ce 3 juillet, chaque pierre ou presque de cette moraine instable peut trahir le pas. Sans compter les crevasses, et les différentes rivières formées par la fonte qui sculptent de véritables gorges dans la glace et entravent certains passages.

Seconde étape : l'ascension, encordée, d'échelles successives sur plus de 150 mètres à la verticale, pour atteindre les balcons de la Mer de Glace menant au refuge. Le glacier s'amenuise si vite qu'il faut rajouter des barreaux d'année en année. Cette saison, les équipes de Chamonix ont dû installer une corde pour permettre d'atteindre le tout premier échelon métallique.

«Plus le glacier décline, plus l'itinéraire pour se rendre au Couvercle est technique et dangereux, explique le guide du jour et compagnon de cordée de Libération pour grimper jusqu'au bâtiment, Jean Miczka. Il n'y a plus que les alpinistes ou les randonneurs très aguerris et bien équipés qui peuvent s'y rendre. L'élévation des températures altère complètement son accès.» Ce membre de la Fédération française des clubs alpins et de montagne en sait quelque chose : il rédige actuellement une thèse de géographie sur le sujet. Cela fait trois ans qu'il collabore notamment avec Christophe Lelièvre, et les autres gardiens en poste autour de la Mer de Glace, dans le cadre de ses recherches sur la *«vulnérabilité des refuges face au changement climatique»*.

Aucune garantie

Durant la montée ce matin-là, Jean Miczka, 29 ans, casque sur la tête et baudrier à la ceinture, a pris le temps de détailler son travail de terrain. Rattaché à l'Université de Lausanne, le doctorant en géographie a

questionné 45 responsables d'abris suisses et français de haute altitude ayant intégré le réseau [«Refuges sentinelles»](#) et le projet [«HutObsTour»](#), pour explorer les différents impacts du grand chambardement en cours. Ses premières conclusions, qui paraîtront en fin de mois dans la revue scientifique *Via Tourism Review*, font état «d'accès pédestres détériorés» pour plus des deux tiers des gîtes alpins étudiés (28 sur 45). Un phénomène bien plus fréquent encore que les dommages directs sur les bâtiments (15 sur 45) et les tensions croissantes sur l'approvisionnement en eau (19 sur 45). *«Passages de plus en plus raides, éboulements, glissements de terrain, laves torrentielles en raison de l'intensification des pluies... Les risques en haute montagne se sont démultipliés»*, analyse le chercheur.

Croisés à l'heure du dîner préparé par Christophe Lelièvre et ses deux aides gardiens, Achim Noller et Sven Bernhagen n'ont pu que confirmer. Voilà deux décennies que ce duo d'amis alpinistes d'une petite cinquantaine d'années, originaires de Stuttgart (Allemagne), gravit les Alpes. Leur objectif est de réaliser l'ascension des 82 sommets de plus de 4 000 mètres de la chaîne de montagnes. Ils en sont à 79. *«Toute la question est de savoir si on va aller au bout car les conditions là-haut sont de plus en plus dégradées, témoigne Achim. Quand on a commencé, on venait début août. Or aujourd'hui à cette période, la glace ne tient plus, des blocs se déchaussent et roulent, il y a des brèches infranchissables...»* Ils ont avancé leurs séjours alpins d'un bon mois depuis leur première venue. Aucune garantie pour autant. *«Certaines courses ont désormais une fenêtre de tir de quelques jours, et parfois, c'est en avril !* ajoute Sven. *Tout est chamboulé. Ce n'est plus la même appréhension avant de monter.»*

Il y a onze ans, sur le sentier des balcons de la Mer de Glace, deux alpinistes belges ont perdu la vie dans une avalanche de séracs. Ils se rendaient au refuge de la Charpoua, nom du glacier qui s'est subitement fracturé au-dessus de leur tête. L'accès n'a jamais rouvert. Depuis, il faut emprunter les mêmes échelles que celles du Couvercle, avant de bifurquer dans la direction opposée. Mais tout se métamorphose si vite,

les risques sur ces barreaux deviennent si importants, que Chamonix veut rapidement trouver une alternative à cet itinéraire vertigineux. *«Nous travaillons avec les scientifiques et un bureau d'études pour tenter d'en trouver un plus sécurisé, et le plus pérenne possible»*, résume la chargée de mission «espace naturel et biodiversité» à la communauté de communes, Emmanuelle Henry-Amar. L'objectif est de proposer une nouvelle voie d'ici 2026. Elle copilote ce projet avec Mathieu Tisné. *«Tous les ans, on bricole sur les parcours de nos refuges en rajoutant une corde, une échelle, des marchepieds... développe ce dernier. Est-ce que ce futur tracé tiendra plus de cinq, dix ans, face aux effets du dérèglement climatique ? Difficile à prévoir. Mais au moins, on sort d'un modèle de rafistolage. On fait au mieux, avec nos moyens, pour s'adapter.»*

«Il faudra toujours des yeux pour surveiller nos montagnes»

Là-haut, les gardiens de refuge paient les frais de ces chemins obstrués et toujours plus redoutés. Leur rémunération repose uniquement sur les recettes issues des repas et boissons, ils ne sont pas propriétaires des murs et n'ont pas de salaire fixe. La fréquentation est donc l'élément clé. *«Entre les randonneurs qui n'osent pas monter aussi haut et les alpinistes qui ne font plus halte dans ces refuges de haute altitude car il n'y a pas de grande ascension à faire derrière, l'affluence est en baisse, souligne Jean Miczka. Et le modèle économique se fragilise.»*

Au Couvercle, en quatre décennies, le nombre de nuitées annuelles est passé de 8 000 à 1 500. Lors des travaux de rénovation, le nombre de lits a été divisé par deux. L'avenir ? Christophe Lelièvre l'imagine ici, juché à 2 687 mètres d'altitude, dans son bastion en pierre avec ses volets bleus. *«Je ne sais pas si ce jour viendra, mais même si mon refuge se retrouve un jour sans visiteurs, il faudra toujours des yeux pour surveiller nos montagnes, formule-t-il. Les refuges sont et resteront des témoins essentiels de l'évolution du climat.»*